

1948

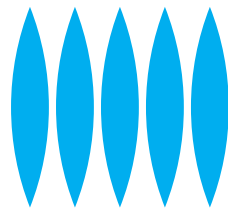


D'ici

2008



À là



MONDO[®]

60 ans d' émerveillements

«Réussir à s'affirmer en Chine, le Pays qui - aujourd'hui plus que les autres - défie les marchés et leur croissance est un énorme défi pour nous.



C'est un défi que nous avons remporté»

Ferruccio et Elio Stroppiana

Tous les anneaux du monde. Rouge comme le sang, charpenté comme le Barolo. Le ciel du 8 août 2008 à Pékin est un hymne à cette couleur qui, en Chine, symbolise la prospérité et la bonne fortune. C'est ce que Ferruccio et Elio Stroppiana, respectivement Administrateur Délégué et Président de Mondo, ont trouvé en Extrême-Orient. Entre autres choses. Au-dessus du Nid d'oiseau, le stade olympique de Pékin, s'ouvre une immense coupe de Champagne, arrosée des feux d'artifice rouges qui illuminent la soirée d'inauguration des Jeux Olympiques : « **C'est une des plus grandes émotions de notre vie** » affirment à l'unisson les frères Stroppiana à Pékin.

Pour la neuvième fois consécutive, l'entreprise Mondo de Gallo d'Alba est fournisseur officiel de la piste d'athlétisme pour les Jeux Olympiques : de Montréal 1976 à Pékin 2008, une course gagnante, un tour du monde sans fin, comme si Mondo était un satellite de la planète athlétisme. « Réussir à imposer notre piste dans le plus grand pays du monde en termes de marchés et de croissance, et celui qui déploie le plus d'efforts pour sortir du passé, poursuivent Elio et Ferruccio (nommé depuis peu Chevalier du Mérite par le président de la République italienne Giorgio Napolitano), ce fut un immense défi, même pour nous ». Et il se pourrait bien qu'eux-mêmes qui ont une foi aveugle et indéfectible dans leur technicité, dans leurs capacités, jusqu'à cette nuit de gloire, cette nuit rouge du 8 août 2008, il se pourrait bien qu'ils n'y aient pas cru. De nouveau, le défi est devenu réalité : à Gallo d'Alba aussi on scande depuis soixante ans « Yes, we can », le slogan choisi par Barack Obama pour la course à la Maison Blanche. Oui, ils peuvent, et c'est leur pain quotidien.

En 1948, lorsque l'entreprise Mondo est née de l'heureuse intuition de Ferruccio Stroppiana et de son père Edmondo (dont le diminutif du prénom, Mondo, est à l'origine du nom de l'entreprise), on produisait des ballons en caoutchouc pour les jeux de balle, d'abord par centaines, puis par milliers, et maintenant par dizaines de millions. Ensuite sont arrivés les revêtements de sols commerciaux et sportifs (avec toute l'excellence que requièrent les pistes d'athlétisme), des dizaines et des dizaines de jeux et de jouets, les bateaux, le rêve des deux frères, et enfin les modèles réduits de voitures. Chez Mondo, les limites n'existent plus, ni dans la production ni dans l'espace. Tout est possible : onze usines sur la planète (Canada, Luxembourg, Espagne et Chine), 1500 employés, une production annuelle de 50 millions de ballons, des milliers de pistes sur les cinq continents en outdoor et en indoor, 211 brevets et 233 records du monde d'athlétisme (y compris les cinq obtenus à Pékin en 2008 : celui battu par Usain Bolt en 9''69 au 100 m, celui, du Jamaïcain toujours, de 19''30 au 200 m, celui de 37''10 de la Jamaïque au relais 4 x 100 m, celui de Gulnara Samitova-Galkina au 3000 m haies, et le record de 5,05 m d'Yelena Isinbayeva au saut à la perche). Et l'on peut même se réveiller chaque matin en s'enorgueillissant du fait que, chaque année, sur les cinq continents, 260 millions de sportifs et 150 000 athlètes utilisent du matériel Mondo. Il serait tout à fait possible de le penser, ce serait même humain, mais les frères Stroppiana ne sont pas du style à chanter la liturgie du succès, ils ont en eux l'ADN des Langhe, leur terre natale : travailler dur et garder sa fierté pour soi.

9000 km, et quarante années, séparent les couleurs de la campagne piémontaise de Gallo d'Alba des feux multicolores de Pékin. À la fois un peu entrepreneurs et un peu inventeurs, Ferruccio et Elio Stroppiana voient loin. L'année 1968, qui a vu le monde voler en éclats avec l'assassinat de Martin Luther King et celui de Bob Kennedy et l'invasion russe du Printemps de Prague, marqua aussi les mémoires dans le monde sportif : quatorze records du monde tombèrent aux Jeux Olympiques de Mexico cette année-là. Ce n'était jamais arrivé. Et ce fut là le point de départ du succès de Mondo, au cours de ces mêmes nuits où Tommie Smith et John Carlos, les poings gantés de noir levés vers le ciel, revendiquaient le Black Power. Cette année-là, les frères Stroppiana font leur tour du monde en 80 pistes : ils visitent les installations sportives de Hong-Kong, Tokyo, Hawaï, San Francisco, Cleveland. Ils comprennent que les pistes ne doivent plus être enduites à même le sol, comme cela se faisait jusqu'alors, mais préfabriquées de manière à pouvoir en contrôler les réactions aux agents atmosphériques et aux sollicitations des athlètes. De retour à Gallo d'Alba, ils font leurs premiers essais, corrigent, recommencent et poursuivent leurs tentatives : la première piste Mondo sera posée à Mantoue en 1972.

À sa manière, le succès remporté à Pékin en 2008 prend ses racines au pays de Virgile. Grâce aux grands bonds de la science et aux millions de pas de Pompeo Tettamanzi qui, en 1968, ouvrit les portes des marchés extérieurs à Mondo. Il avait fait la connaissance des frères Stroppiana lors d'une exposition et avait tout de suite évalué le potentiel de leurs produits. Il avait mis à leur service son esprit ouvert à l'international et curieux, sa connaissance de nombreuses langues, et, aux côtés de Ferruccio et Elio, il faisait connaître les revêtements de sols et de pistes d'athlétisme piémontais dans le monde entier : « Mon père, se souvient Riccardo Tettamanzi, 56 ans, qui continue son activité liées aux exportations pour Mondo, ne se lassait jamais de découvrir des pays et des gens nouveaux, c'était avant tout un maître de l'empathie humaine, tout comme du management. Il était fier du Made in Italy : en cela, il avait trouvé un accord parfait avec la famille Stroppiana ». Soit de nouveaux marchés : dans les années soixante-dix, Tettamanzi connaissait déjà très bien l'Extrême-Orient, les États-Unis et l'Amérique du Sud. Soit de nouveaux paris, jusqu'à celui de la piste d'athlétisme du stade olympique de Montréal. C'était en 1976, le début d'un marathon olympique unique au monde : puis vint Moscou en 1980, Los Angeles en 1984 et, en 1988, Séoul courra à son tour sur des pistes piémontaises. À Barcelone en 1992, les poseurs durent reconstruire en une seule nuit l'anneau abîmé lors des dernières répétitions de la cérémonie d'ouverture des Jeux espagnols.

Chaque Olympiade est un nouveau tour de valse : « À Atlanta en 1996, se souvient Andrea Vallauri, 52 ans, responsable des marchés internationaux, on nous invita à signer un accord avec un boss local. Il arriva dans une Cadillac blanche, des kilos d'or autour du cou. Il s'approcha et voici ce qu'il nous déclara tout de go : « Je vous laisse tranquilles si vous faites travailler mes gars ». Sydney 2000 fut l'Olympiade des individualités, de la force de l'identité italienne à l'étranger, et Athènes 2004, celle de l'impossible qui devient réalité ». Une histoire déjà écrite et une histoire qui se réécrit sans cesse : « Vaincre le pari de Pékin (avec, outre la piste, des revêtements et des équipements pour le stade de basket et celui de handball, n.d.a.), raconte Elio Stroppiana, ça a été très, très difficile : par orgueil, la Chine voulait tout faire toute seule ». Derrière cet adverbe, ce tout, il y a des dizaines de chausse-trappes, des milliers de rendez-vous, des secrets de régime, que Mondo a dû affronter un à un. Finalement, il avait peut-être raison ce haut fonctionnaire du BOCOG, le Comité olympique chinois, qui, voyant un jour le découragement des représentants piémontais, leur dit : « En Chine, on monte les marches une par une, sans en sauter une seule ».

La leçon fut comprise et la commande passée : en avril 2008, en treize jours, soixante poseurs italiens et chinois installèrent le chargement des huit cargos qui transportaient la piste du Nid d'oiseau. C'est la patience qui a permis de gagner cette aventure, mais aussi la récolte de ce que Mondo avait semé en Chine dès 1984 : cette année-là, l'entreprise débarqua à Pékin pour des travaux ponctuels attribués par différents ministères et, trois ans plus tard, réalisa sa première piste à Tianjin. Depuis lors, Mondo est devenue le Marco Polo de l'athlétisme : tous les quatre ans, la Chine célèbre ses propres jeux sportifs, les National Games, et tous les quatre ans, elle a commandé de nouvelles pistes à l'entreprise piémontaise qui, en vingt ans, aura construit 50 anneaux rouges à travers toute la Chine. Mais l'atout principal pour la piste du Nid fut tout autre : « **En 2005, se souvient Elio Stroppiana, nous avons inauguré notre filiale de Yanjiao, dans la région d'Hebei près de Pékin : nous sommes devenus des Chinois en Chine, et ils nous ont acceptés** ».

Comme si les travaux réalisés jusqu'alors avaient été recouverts d'une poudre magique : « Nous avons choisi de travailler à leurs côtés, nous avons sélectionné 180 ouvriers chinois, et ils nous ont fait confiance », raconte Giovenale Viberti, 57 ans dont 35 passés chez Mondo, aujourd'hui consultant pour l'étranger de l'entreprise. « En Chine, il y a tellement de place pour se développer, mais c'est surtout que dans ce pays, nous retrouvons à la fois ce que nous sommes et ce que nous avons été : il n'est pas rare de voir à un coin de rue une Ferrari rutilante côtoyant une bicyclette toute déginguée. Dans les années cinquante, on traversait nos montagnes piémontaises des Langhe à la force de nos mollets, il n'y avait que les vélos comme moyen de transport, et aujourd'hui, elles abritent la recherche la plus avancée ».

Recherche est aussi synonyme d'innovation et de constance dans la pénétration des marchés.

C'est à Luigi Benedetto, 59 ans, un visage de mangeur de feu débonnaire aux sourcils broussailleux, qu'incombe cette responsabilité, en plus de celle de superviser les comptes du groupe et de permettre le renouvellement des générations. « La première génération, explique le responsable financier, s'est concentrée sur les produits, la seconde doit porter son attention sur les hommes, sur le réseau commercial. Les comptes sont en bonne santé : en 2007, le chiffre d'affaires s'est élevé à 300 millions d'euros ». Il ne reste plus qu'à ancrer profondément ce qui est déjà solidement établi : « En 2009, poursuit Benedetto, nous allons ouvrir une filiale en Russie et, d'ici à 2012, l'ouverture de trois nouvelles filiales est programmée dans des pays qui offrent des opportunités de développement et sur lesquels nous sommes encore en phase de réflexion ». Sans oublier son exercice quotidien, plus classique : « Faire chanter les deux âmes du groupe, celle entrepreneuriale de Ferruccio et celle créative d'Elio ». Somme toute un exercice périlleux : garder l'équilibre de Mondo et l'empêcher de se brûler les ailes en se rapprochant trop du soleil.

Mais cela n'effraie pas Benedetto qui travaille à Gallo d'Alba depuis 2004 : il a passé son enfance chez les Pères salésiens. Son béret et sa longue barbe dérangeaient dans cette institution rigide, il ressemblait trop à Che Guevara pour être accepté, ce qui lui valait souvent de passer le week-end enfermé dans sa chambre. « Je passais ces longs après-midis de solitude, se souvient Benedetto, à lire et relire Freud : je lui dois beaucoup, parce qu'aujourd'hui encore il est mon meilleur conseiller lorsqu'il s'agit de maintenir l'unité du groupe ».

L'unité est également linguistique : pratiquement tous les employés de Gallo d'Alba sont originaires des Langhe. Entre eux, ils parlent le plus souvent le patois piémontais et ils éprouvent un profond respect pour les fondateurs : pour eux, Ferruccio et Elio Stroppiana sont Monsieur Ferruccio et Monsieur Elio, et cela vaut aussi pour leurs épouses, Madame Loredana et Madame Silvana. Des petits détails qui révèlent des racines anciennes, des sensations fortes, tel un lien de sang : « C'est intense depuis toujours », affirme Costanza Ferrero, 57 ans, nièce de Ferruccio et d'Elio (Elle est la fille de la sœur Fiorella, n.d.a.). Elle travaille chez Mondo depuis 38 ans et l'entreprise, c'est toute sa vie : enfant déjà, elle dormait sur les caisses pleines de ballons, elle les sentait palpiter, et au besoin, elle aidait parfois à les emballer. Puis ce fut le poste à responsabilités à la comptabilité, à la trésorerie et dans un bureau bien à elle : « J'ai grandi, explique-t-elle, guidée par les suggestions de mon père Beppe et de mes oncles ».

C'est aussi ce qui est arrivé à Maurizio, 37 ans, fils d'Elio, directeur du marketing et des ventes du groupe : « Mon père et mon oncle Ferruccio nous ont enseigné le respect d'autrui et le dévouement absolu au travail : c'était notre apprentissage quotidien. Le travail pour le travail, sans autre but, le travail comme aboutissement de longues observations : enfant, mon père ne me donnait jamais d'ordres, il me suggérait les choses, en utilisant toujours le verbe voir ». Comme un dictionnaire de poche des synonymes.

Aujourd'hui, le mot qui résonne le plus souvent à Gallo d'Alba c'est : continuer, à penser, à inventer, à vendre, à courir. Sur les traces de Ferruccio et d'Elio, les cinq cousins Stroppiana, Federico, Maurizio, Stefania, Marco et Edoardo, maintiennent le cap, chacun dans son rôle, parce que la vie aime le développement, le mouvement, ces instants où le cœur se met à battre plus vite.

SPORT

Des pistes conçues pour s'envoler. « C'est la plus souple ». Il le dit d'un trait, comme dans l'élan de l'un de ses sauts, et ce n'est pas de la peau de sa fiancée qu'il parle. Pour l'athlète italien Andrew Howe, 23 ans, vice-champion du monde 2007 du saut en longueur, la piste conçue par Mondo pour les courses chinoises est comme une seconde peau. Ses jambes félines la connaissent bien : à Vigna di Valle (Rome), elles se sont entraînées sur une piste dont le revêtement était semblable à celui qui serait installé dans le Nid d'Oiseau à Pékin : « Ce matériau, explique Howe avec son accent devenu presque romain, fonctionne sur le même principe qu'une piste de décollage de porte-avions : elle restitue à l'athlète toute son énergie ». Et les avions, Howe, il connaît : il s'entraîne régulièrement au Centre sportif de l'Aéronautique militaire de Vigna di Valle.

Ici, sur le lac de Bracciano, Mondo a réalisé au début de l'année 2008 une piste de saut faite dans le même matériau qu'à Pékin, pour donner à l'athlète la possibilité de maîtriser parfaitement le revêtement qui allait accueillir ses sauts, et pour qu'ils puissent décider ensemble des modifications éventuelles à apporter. Le Mondotrack Ftx, c'est le nom du revêtement, est le dernier-né d'une longue série qui a débuté par le Sportflex Super X, premier revêtement préfabriqué réalisé par Mondo pour le centre d'entraînement CONI de Mantoue en 1972. **Au centre de recherche de Gallo d'Alba, les travaux concernant le développement des pistes ne s'arrêtent jamais, c'est une affaire personnelle.**

Surtout pour Elio et Ferruccio Stroppiana, les pères, avec la collaboration du laboratoire de recherche, des milliers de pistes (dans 196 pays) installées par Mondo et des 233 records battus sur ces pistes. Pères également, avec le président du CIO de l'époque, Juan Antonio Samaranch, de la piste posée en un temps record à Sarajevo en septembre 1996, dans un stade devenu cimetière de guerre : une rencontre d'athlétisme pour redonner du souffle à la vie après 47 mois de siège, des milliers de foulées pour refermer les blessures de la haine ethnique.

Elio l'inventeur réfléchit, médite infatigablement sur les modifications possibles, puis il les soumet à Giampiero Gambino, responsable du laboratoire, à qui il revient de trouver un débouché au flux incessant de ses intuitions. Les recherches qui ont abouti au brevet pour la piste de Pékin ont duré deux ans et ont donné naissance à une cinquantaine de prototypes. Tous testés et vérifiés, un par un, patiemment, en suivant toujours le même circuit de vérification : étude moléculaire en laboratoire, simulation de différentes conditions météorologiques, réalisation d'un prototype, estimation des temps de réaction du matériau. Vient ensuite une autre gageure, avec les résultats en chiffres purs et durs mais porteurs d'espoirs de nouveaux records sur le sol rouge du Piémont : les formules chimiques sont confrontées aux capacités biomécaniques.

Durant des mois, Mauro Testa et Remo Lombardi, professeurs à l'Université de Pavie, en ont fait ressortir des chiffres : ils ont mesuré, grâce à des semelles spéciales équipées de capteurs Bluetooth et capables de transmettre des données, les temps de contact, de vol, la vitesse des athlètes, la longueur des pas, la surface d'appui, les vibrations perçues. Un dédale de nombres pour aboutir à la réalisation, à Alba, de la toute première nouvelle piste réalisée avec le matériau composite le plus convaincant.

Un nouveau chapitre s'ouvre alors : après Montréal en 1976, l'empreinte, la structure inférieure de la piste, avait été seulement légèrement modifiée. Un secret bien caché, là où personne ne pouvait le voir : des alvéoles hexagonales et asymétriques destinées à orienter les mouvements de la course, améliorant ainsi la réponse au parcours latéral du pied. « Ce fut un va-et-vient incessant de nouvelles idées, une confrontation quotidienne avec la créativité et la modestie d'Elio Stroppiana », se souvient Mauro Testa. « Il ne nous restait plus qu'à attendre les records ».

Et les frontières des possibilités humaines ont été dépassées : Usain Bolt, 22 ans, rythme son reggae à coups de records : à Pékin, il en pulvérise trois en sept jours (100 m, 200 m et relais 4 x100 m) : « C'est une piste d'où l'on s'envole », a déclaré le Jamaïcain à l'arrivée du 100 m, avec ses chaussures dénouées et son visage insouciant d'extraterrestre.

Non plus courir, s'envoler, c'est le verbe utilisé par Usain et ses frères.

Ils s'envolent, poussés par leur instinct animal, en suivant les traces sur les pistes qui mènent à l'or.

Des miracles clés en main. Seule obligation requise, connaître l'italien. Esther Sanjuan, 22 ans, espagnole originaire de Saragosse, avait envie de se démarquer de sa famille, et des affinités avec la langue de Dante. Elio et Ferruccio Stroppiana la rencontrent pour un entretien et comprennent qu'elle peut devenir la bonne personne au bon endroit. Mondo est sur le point d'ouvrir une nouvelle filiale à l'étranger, cette fois en Espagne, après Montréal en 1976 et le Luxembourg en 1984. Nous sommes en 1988, et les Jeux Olympiques de Barcelone se rapprochent à grands pas : pour relever le défi, il nous faut vraiment devenir des Espagnols en Espagne, et pas seulement connaître la langue. Savoir dire Gracias et Buenos dias suffit pour ouvrir des portes mais pas des marchés. La famille Stroppiana choisit celui qui sera responsable de cette aventure : Félix Marugán.

Mondo Ibérica est née : Félix et Esther, à eux deux le nombril d'un monde qui restait entièrement à construire. « Nous avons débuté, raconte le directeur général, âgé de 65 ans aujourd'hui, par la production de revêtements de sols. Puis, pour répondre aux nombreux besoins des Jeux espagnols, nous nous sommes résolument tournés vers tout ce qui concernait les équipements sportifs ». En 1991 est lancée la production de revêtements de sols pour le basket et le handball, de sièges pour les stades et les salles sportives, puis suivra la réalisation d'équipements pour les espaces sportifs. Mondo Ibérica diversifie ses activités : tableaux lumineux, obstacles, filets pour tous types de sports. En 2002, on en arrive à la production de pelouse synthétique : avec ses terres brûlées par le soleil, l'Espagne était le terrain rêvé... Ce furent des années difficiles parce que c'est un pays vaste et qu'il était compliqué de se rendre partout : la production était à la hausse, tout comme le réseau de distributeurs. Côté marketing, Mondo Ibérica mise sur les salles de sport et les pistes déjà réalisées : les succès sont au rendez-vous.

L'histoire de la division ibérique va de pair avec la croissance de la jeune Espagne, de la fin des années quatre-vingts jusqu'au bond du PIB et à l'apothéose d'aujourd'hui. Elle va de pair avec un pays qui, malgré les différents gouvernements, les socialistes de Gonzalez, le Parti Populaire d' Aznar, puis de nouveau les socialistes de Zapatero, a toujours cru dans le sport, dès l'école primaire, avec des enseignants professionnels et des investissements conséquents. En 2005, s'ouvre à Saragosse un centre de recherche avec quatre personnes encadrées par Manuel Testa pour développer la recherche concernant le gazon synthétique, et surtout lancer la réalisation « clés en main » de complexes sportifs entiers.

À Saragosse, comme à Gallo d'Alba, ce sont les mêmes défis : dépasser les autarcies autant que les capacités de production. Jamais un pas plus long que l'autre mais toujours un pas de plus. Les hommes contre les machines : « Si notre croissance est si vertigineuse, c'est d'une part grâce à notre dévouement total, et d'autre part grâce à la stimulation constante insufflée par la famille Stroppiana ». C'est l'analyse que fait Santiago Palomera qui dirige les activités espagnoles, citant la réalisation, en trois mois seulement, du centre de Minorque : c'est l'exemple parfait des nouvelles capacités de Mondo Ibérica.

Mais les complexes « clés en main » sont désormais innombrables sur tous les continents, dans une course perpétuelle à l'innovation, menée également par les activités de la filiale de Mondo à Montréal, lancée par Beppe Ferrero, beau frère de Ferruccio et d'Elio (il a épousé leur sœur Fiorella, n.d.a.), et aujourd'hui dirigée par Federico Stroppiana, fils d'Elio. C'est précisément au Canada que la recherche sur les complexes multisports (tennis, badminton, athlétisme, basket, volley) et les études portant sur la sécurité des athlètes et l'amélioration des retours d'énergie ont atteint des niveaux d'excellence mondiale, faisant s'envoler le chiffre d'affaires de la division canadienne. Ainsi, le groupe peut s'enorgueillir de nombreuses réalisations dans le domaine du sport indoor : l'Esport Arena d'Helsinki, centre à la fameuse forme de ballon avec ses gymnases, ses salles de fitness et son terrain de football au deuxième étage, les miracles de l'Utah Olympic Oval, un des premiers bâtiments aux États-Unis à avoir obtenu la certification LEED Green Building et où se sont déroulés les Jeux Olympiques d'hiver en 2002, le Saitama Super Arena japonais qui a accueilli les Mondiaux de basket en 2006 et qui se transforme en un rien de temps, en passant d'une installation de 35 000 places à un complexe pour 20 000 spectateurs ou encore une salle de concerts pour 6000 personnes. Sans oublier les centres sportifs futuristes réalisés au MIT de Boston et à Las Vegas, à l'Université du Nevada.

Aujourd'hui, à Saragosse, ils récitent les bilans comptables comme des chapelets. Ils sont dans la course, tout comme l'Espagne du sport, qui explose avec ses jeunes irrésistibles : ils ont un peu de la régularité d'un Contador et un peu de la folie d'un Nadal. Le groupe qui travaille en Aragon (à Saragosse et dans l'usine de Borja, à 60 km du chef-lieu) est aussi brillant et compétent que Fernando Torres et ses frères : ils ressemblent à des enfants qui jouent dans la cour et ne veulent jamais s'arrêter. « C'est l'enthousiasme qui constitue le sens profond de tout ce que nous faisons. Nous cherchons à faire toujours plus, en partant de la satisfaction de ce qui a déjà été fait », conclut Marugán.

À présent, ils travaillent sur un nouveau et gigantesque centre à Sóller (Îles Baléares) où, en plus des pistes et du complexe d'entraînement, sera également construite une piscine. Dans une Espagne qui se prend désormais à rêver en grand, Mondo Ibérica rêve aussi de développement, avec la même réserve piémontaise, du bout des lèvres : chaque année, 3 millions de mètres carrés de pelouse synthétique sont produits, comme si l'on jouait sur un terrain imaginaire composé de 350 terrains de football et de 600 000 places de stade tous les douze mois. Turin a de quoi s'asseoir aux pieds de l'Espagne. ¡Que viva España!

R & D

Un monde d'atomes. Par les fenêtres, nous parviennent le ronronnement des tracteurs et les rayons du soleil. Giampiero Gambino, 48 ans, responsable du centre de recherche de Mondo à Gallo d'Alba, regarde en silence au-delà des vitres, là où se reflètent les collines : son laboratoire est un tapis roulant incessant d'intuitions, de projets, de brevets. « Je travaille ici depuis vingt ans, et je peux vous dire que nous sommes ici dans une forge qui ne s'arrête jamais. Il n'y a pas de pause, jamais de vacances, c'est une progression constante, lente mais sûre dans nos connaissances, où chaque jour apporte sa nouvelle pierre : toujours un pas de plus sur les conquêtes précédentes, comme nous l'enseignent les premières découvertes de Ferruccio Stroppiana ». Une farandole de modèles et d'espoirs : d'abord, avec la première invention de Ferruccio dans les années quarante, celle du tenàciu, une colle obtenue en dissolvant du caoutchouc, jusqu'à l'obtention d'une « crème » parfaite pour la réparation des crevaisons des roues de bicyclettes et de voitures. C'est la préhistoire, faite d'un mélange d'alchimie et de ténacité, des 211 brevets que Mondo a déposés au Bureau International de Genève tout au long de ses 60 ans d'histoire.

Gambino, tel une abeille ouvrière, guide sa ruche silencieuse : une vingtaine d'ingénieurs, de chimistes et de techniciens, en fonction des recherches en cours, sont à l'œuvre dans son laboratoire. On commence de bonne heure, dès huit heures du matin. L'or du matin : « C'est le moment le plus stimulant, le plus intéressant de la journée, de toutes les journées, et c'est encore mieux si c'est un lundi », dit le directeur du département.

Avant de se rendre dans l'aile administrative située de l'autre côté de la cour, Elio Stroppiana, le créateur toujours aux prises avec son frère Ferruccio, entre dans la grande salle aux murs tapissés de formules et de lignes folles. « Il me surprend toujours, dit Gambino : sa force, c'est de savoir observer la nature, les choses en général, même les plus minuscules, et de les traduire en innovations pour nos projets ». Il est le visionnaire des détails, celui dont les yeux savent voir : « l'année dernière, juste après les vacances d'été, qui sont peut-être pour Elio le moment où il engrange le plus de sensations, nous l'avons vu entrer d'un pas triomphant dans le laboratoire avec son trophée du jour : un bout de corde ». « Je l'ai récupérée à la maison, nous raconta-t-il, maintenant, les rideaux sont par terre, mais ne dites rien à ma femme Silvana » (de toutes façons, elle va s'en apercevoir, et il rit, d'un rire impertinent d'enfant), « mais mon idée pour la nouvelle empreinte de la piste (c'était pour celle de Pékin, n.d.a.) se trouve bien là ». En bref, il avait eu, en observant un banal petit bout de corde à rideaux, cette étincelle pour modifier la structure interne de la piste.

Une idée excentrique évidemment, une option radicalement différente des études entreprises jusque là, comme si là où tout le monde voyait à peine une colline, lui voyait déjà toutes les Langhe. « Le plus étonnant, poursuit Gambino, c'est que la plupart du temps son intuition de départ, saisie dans notre quotidienneté, débouche vraiment sur quelque chose à tenter : c'est comme s'il avait plus d'yeux, plus de perspectives encore que nous tous réunis ». Et comme si Gambino était l'interprète de ses rêves et de ses attentes. « Nous parlons de technologie et de brevets en patois piémontais : le rôle de notre laboratoire est de traduire les intuitions d'Elio Stroppiana et de les canaliser dans les lignes de recherche que le groupe considère les plus importantes commercialement ».

Parce qu'il est vrai que tout s'envole grâce aux rêves d'Elio Stroppiana, mais aussi grâce aux besoins qui émergent des différents secteurs dans lesquels opère Mondo : le comité scientifique du groupe, qui se réunit deux fois par an, choisit les projets à développer et les investissements à faire, sachant que 6 % du chiffre d'affaires est consacré à l'innovation. Ces dernières années, Gallo d'Alba n'a plus l'exclusivité de la recherche. L'entreprise est désormais un groupe, et les Langhe n'ont plus de frontière : la filiale de Saragosse, Mondo Turfing, s'occupe des études sur les brins d'herbe pour les gazons synthétiques; au Luxembourg, Mondo Idea ouvre de nouveaux itinéraires pour d'innovants revêtements pour les transports; au Canada, Mondo America teste les produits les meilleurs pour les weight rooms et pour les patinoires.

C'est ça la beauté de la mondialisation. « De cette manière, explique Gambino, chaque division dans le monde est en contact direct avec son centre de recherches et bénéficie d'un retour immédiat sur l'avancée des études et des possibilités ». Et de toutes façons, avant la mise en production, les résultats de laboratoire sont toujours testés, grâce aussi aux partenariats de Mondo avec l'Université de Pavie, les Écoles Polytechniques de Milan et de Turin, l'Université Tor Vergata de Rome, les universités de Saragosse, Stuttgart, Calgary, New York et Shanghai.

Mondo porte aussi une attention toute particulière aux demandes provenant des fédérations internationales de différentes disciplines sportives, de l'IAAF, tout comme des fédérations de handball, de basket ou de volley : « Par exemple, explique le directeur, en 2006, la Fédération de handball nous a contactés pour un problème de goudron qui collait au ballon et retombait à terre, provoquant une très mauvaise adhérence des chaussures au sol ». Mondo a alors créé un revêtement totalement nouveau destiné à être appliqué sur le parquet en bois, afin de résoudre le problème en amortissant au mieux les rebonds des athlètes. C'est ce qui lui a permis de remporter l'appel d'offres pour la réalisation de tous les pavillons du Mondial 2007 en Allemagne. Les Fédérations font une demande, et Mondo y répond : pour le volley, elle a créé un produit en caoutchouc vulcanisé qui garantit une grande flexibilité, pour le basket, elle travaille en ce moment sur un matériau optimal pour les rebonds. Car trouver des réponses ailleurs, c'est comme se chausser chez le voisin. Pour trouver chaussure à son pied, il vaut mieux faire dans le sur mesure.

Mondo résout aussi de multiples défis dans le domaine du gazon synthétique, fil conducteur des préoccupations de Gambino : « En 2009, nous nous concentrerons sur les solutions les meilleures à proposer pour les pelouses de terrains de football à 5 et à 7, de tennis et de basket ». À chaque sport son type de gazon : le laboratoire de Gallo d'Alba ressemble à une arche de Noé. Au rez-de-chaussée du centre de recherche, un mur entier est réservé à l'archivage, sur de grandes étagères, de toutes les pelouses réalisées depuis cinq ans : choix des couleurs, variantes de consistance, tapis versicolores, toutes les études y sont. Mais cela ne suffit pas car, une fois le brevet déposé, Mondo doit encore penser aux machines-outils qui devront assurer la production. Dans le laboratoire de recherche, c'est une jungle de récipients pleins de poudres, d'enceintes climatiques, de dynamomètres et de fours qui simulent le vieillissement des matériaux, qui seront tous de parfaits outils pour des mois d'expérimentations. Ensuite, pour la phase de production, c'est Tecno Project, une société du groupe, qui se charge de réaliser les machines-outils qui équiperont l'usine : des pièces uniques, naturellement, qu'il faudra soigneusement garder loin des yeux des concurrents.

Oui, les concurrents, ceux-là mêmes qui, sur les toutes premières pistes d'athlétisme, étalaient les surfaces comme de l'asphalte, directement sur la terre, tandis que Mondo testait déjà ses matériaux préfabriqués en laboratoire pour ensuite les poser comme une moquette : dans les Langhe, les saisons se suivent et se ressemblent, mais pas les années. Il en va de même à l'usine. Aujourd'hui, en ce qui concerne les recherches sur le gazon synthétique, le laboratoire de recherche se penche déjà sur le renouvellement du concept des pistes.

L'heure des records à battre a de nouveau sonné, avec des défis bien particuliers :

« Mon rêve, c'est de créer des surfaces dignes des exploits des champions mais à un moindre coût, explique Elio Stroppiana, afin que même les écoles ou les petits centres sportifs puissent bénéficier de ces installations de haut niveau ». Il appelle cela un rêve, comme s'il regardait la vie avec des yeux d'enfant. À 70 ans, Elio Stroppiana rêve encore. Ou peut-être que sa vocation irrémédiable est de se tourner vers l'avenir.

C O N T R A C T

Sur la route. Des milliards de milliards de pas, autant qu'il y a d'étoiles. Sur les kilomètres de revêtements de sols produits par Mondo au cours de son histoire, il en est passé des gens, des hommes d'Église et des hommes d'État, des Monsieur et Madame tout le monde, et des gens pressés. Tant de vie s'est écrite depuis 1950, année où furent moulées les premières dalles à Gallo d'Alba, ou quand naquit le premier ballon fabriqué avec du caoutchouc, jusqu'à aujourd'hui, sur les sols du métro de New York et de Londres, de Rome et de Turin. Et il s'en écrira encore. Mondo Contract cherche de nouveaux chemins, sans jamais pouvoir s'arrêter : des milliards et des milliards de pas suivront. Après avoir inventé une nouvelle technologie permettant de reproduire des dessins sur les revêtements de sols grâce à l'utilisation de grains de caoutchouc disséminés sur la surface, elle a choisi la voie du design.

« **Le design, c'est l'avenir, la couleur, la joie de vivre et la recherche** », explique sereinement Stefania Stroppiana, 28 ans, fille de Ferruccio et responsable marketing du groupe. Une joyeuse explosion de couleurs qui remonte à plusieurs années, avec les designers Alessandro Mendini et Adalberto Dal Lago. Désormais, design et couleurs forment le nouvel ADN de Mondo. L'architecte Ettore Zambelli le sait bien, lui qui a su merveilleusement les exploiter pour l'hôpital del Mare à Viareggio : « Le caoutchouc garantit d'excellentes prestations techniques, souligne ce professionnel âgé de 68 ans, et les gammes chromatiques inépuisables de Mondo ont cristallisé ma créativité : elles m'ont permis de faire parler les revêtements de sols, les murs, les espaces communs, en les habillant de couleurs ». Depuis la place centrale située à l'intérieur de l'hôpital, partent plusieurs parcours : chacun est signalé par le nom du pavillon auquel il mène mais aussi par sa couleur, une seule pour chaque secteur, comme les cailloux qui indiquaient son chemin au Petit Poucet : « Ce n'est pas seulement un jeu de couleurs, poursuit l'architecte, c'est un nouvel environnement psychologique parce que, par exemple, le jaune soulage, le bleu ciel dynamise ». Ainsi, à Viareggio, la chirurgie est rouge, l'obstétrique est rose, la pédiatrie bleue et, pour la pouponnière, Mondo a fabriqué des dizaines d'animaux en caoutchouc à partir des dessins de Guido Scarabottolo. En somme, les choix doivent désormais de plus en plus prendre en compte le plaisir fonctionnel, en s'orientant vers un style apaisant, pour les yeux comme pour les autres sens. C'est dans ce même esprit que Mondo, depuis le début de ses activités dans les revêtements de sols, a réalisé les pavements pour Italia 1961, à l'occasion de la manifestation de commémoration du centenaire de l'unité de l'Italie, et pour la Bibliothèque Vaticane de Rome.

« **Style et couleur** », c'est le duo gagnant qu'il faut rechercher. Le partenariat avec l'Observatoire de la couleur de Gênes a donné naissance à un petit ouvrage, une véritable boussole pour l'avenir : il s'agit d'un arc-en-ciel composé de 117 couleurs et accompagné d'une étude scientifique sur la perception des teintes en fonction des lieux où elles sont utilisées. À l'hôpital pédiatrique CHUQ de Québec, pour diminuer la pression artérielle et atténuer l'anxiété et la douleur, on a choisi des couleurs délicates et douces comme une caresse. « À ce jour, dit en souriant Stefania Stroppiana, il ne nous manque plus que la couleur martienne ». Mais chez Mondo, on serait bien capable de la trouver aussi.

Comme ils ont trouvé l'idée pour les revêtements dans le secteur des transports. Mondo Idea est une collection de 7 dessins en caoutchouc, produits au Luxembourg. Et les commandes vont bon train : « On nous appelle de partout », explique le responsable des revêtements de sols pour les transports, Willy Lepre, 56 ans. Au début, ça a vraiment été un coup de chance : les chemins de fer coréens étaient à la recherche d'un nouveau revêtement en caoutchouc (pour remplacer le PVC, trop dangereux en cas d'incendie) pour leurs trains. Mondo dessine des fleurs stylisées qui leur ont plu, seulement voilà, patriotisme et régime obligent, l'entreprise coréenne décide de confier la commande à un groupe de Séoul. Mais les études réalisées à Gallo d'Alba pour ce projet n'ont pas été inutiles, elles ont permis de trouver le nouveau procédé, le nouveau chemin à suivre. Au Japon, alors que Mondo venait d'achever la pose de revêtements sur les wagons du Shinkansen, le train à grande vitesse qui roule à 300 km/heure, une demande concernant une nouvelle moquette à damiers est arrivée pour le Narita Express, le train qui relie l'aéroport de Tokyo à la capitale : « Nous avons rebondi, raconte Lepre, en proposant un revêtement en caoutchouc fait en damier, et aujourd'hui nous habillons 120 wagons ». C'est un tour du monde de tous les trains : « À Téhéran, nous avons répondu à un appel d'offres pour les nouveaux wagons du métro, se souvient Lepre, et nous l'avons remporté ». Ça s'est passé de la même manière pour les lignes souterraines de Shanghai et de New Delhi. Vous pensez être à l'étranger mais vous marchez sur un sol piémontais.

MONDOMARINE

Un môle au milieu des collines. Ils l'ont toujours vu ainsi depuis leur naissance le village de La Morra : comme un bateau à quai, prêt à lever l'ancre. Dans Les soirées langoureuses et lentes des Langhe, Ferruccio et Elio Stroppiana ont souvent rêvé de donner vie à ce bateau, de lui permettre de prendre le large pour de vrai, depuis l'horizon rose des collines jusqu'au bleu de la mer. En 1965, ils poursuivent encore ce rêve lorsqu'ils achètent ensemble un bateau à moteur Riva. Puis, vient l'interrogation, qui a tant de fois changé le cours de leur vie d'homme et d'entrepreneur : « Nous construisions déjà des portes en Formica, se souvient Ferruccio, et nous nous sommes demandés si nous ne pourrions pas aussi construire des bateaux : **après tout, ce ne sont que des maisons qui flottent** ».

Avec l'esprit d'autarcie qui a toujours caractérisé les frères Stroppiana, presque comme une foi indéfectible dans le verbe pouvoir, ces hommes de la campagne ont réalisé leur premier bateau à moteur en fibre de verre imprégnée de résine, à Gallo d'Alba : nous sommes en 1978 et Mondo Marine, la division nautique du groupe Mondo vient de naître. La mise à l'eau d'un navire au milieu des collines, c'est le début d'un conte de fées. Sur le chantier de Gallo naîtront une multitude de bateaux à moteur de dimensions moyennes. Puis, on attendait le samedi, quand le trafic routier se raréfiait, pour appareiller, escortés par la policel. Le rêve avait pris forme, il avait trouvé son chemin. Jusqu'à la mer. Où le chantier sera transféré en 1988. D'abord à Gênes, puis à Savone (depuis 2001).

Jusqu'à nos jours cinquante yachts à moteur sont déjà sortis des chantiers de Mondo Marine :

il s'agit de bateaux avec une coque à semi-déplacement en alliage léger qui peuvent atteindre une vitesse de vingt nœuds et qui combinent confort et performances, et de bateaux avec une coque à déplacement en acier et une superstructure en alliage léger qui peuvent atteindre seize nœuds, conçus pour le plaisir de la navigation. Mais l'entreprise est aussi capable de restaurer des bateaux d'époque, comme le bateau de l'artiste Jean-Michel Folon, baptisé « Over the rainbow ». Grâce au dynamisme de deux courtiers qui parcourent la planète, les 35 000 m² du chantier, reçoivent la visite d'armateurs américains, grecs, anglais, allemands et de magnats russes aux poches bien garnies et aux ambitions sans limites. Ils débarquent, visitent les yachts déjà mis à l'eau, donnent leurs directives pour les aménagements intérieurs, écoutent les conseils des architectes et des designers mondialement reconnus pour les parties extérieures, et font entièrement confiance à Mondo Marine pour sa compétence dans les domaines de l'ingénierie. Ils observent, choisissent et signent les contrats : le carnet de commandes du chantier affiche onze commandes fermes jusqu'en 2012.

Pour y faire face, une nouvelle unité de production sera construite l'année prochaine : désormais, le marché des grandes embarcations à moteur a pris une énorme ampleur. Les bateaux s'allongent jusqu'à 70 mètres, et les espaces, les efforts et les récompenses se multiplient. Le chantier de Savone affiche déjà un beau palmarès : trois grands yachts construits chaque année, un soin méticuleux apporté aux moindres détails, et une personnalisation poussée. Ici est né le modèle « Tribù », le petit bijou de Luciano Benetton : « Ce n'est pas seulement un bateau, affirme l'homme d'affaires de Trévise, c'est une maison flottante où il ne manque rien : mon rêve est d'avoir assez de temps libre pour faire le tour du globe. Dans des espaces si raffinés et si bien étudiés, le plaisir et la tranquillité sont assurés ». Ce bateau de 50 mètres est aussi le premier yacht à avoir obtenu la pastille verte de la certification du RINA, le Registre naval italien : l'armateur a souhaité un bateau dont la réalisation soit entièrement respectueuse de l'environnement. Il a donc fallu faire des choix très novateurs : des alarmes anti-pollution en cas de fuites accidentelles dans la mer, des vernis antivégétatifs pour la coque, des contrôles permanents sur les gaz d'échappement, et l'utilisation de bois issus de plantations contrôlées et non de la déforestation sauvage. Depuis les fenêtres de leur bureau, Diego Deprati (administrateur délégué) et Angelo Giaccone (directeur de la production) voient prendre forme, soutenus par des échafaudages grands comme des immeubles, quelques charpentes en alliage léger. Ensuite, ces squelettes argentés entreront dans les ateliers immenses pour passer à l'étape de la peinture et des aménagements : charpentiers, tuyauteurs, plombiers, tapissiers, menuisiers se mettront à l'ouvrage et lui donneront une âme. Silence, on tourne, pleins feux sur la sciure et l'odeur âcre des soudures. Seul palpète le savoir-faire de ces mille mains, le goût esthétique de ces mille regards : ils caressent inlassablement les flancs de ces monstres rutilants, on se sent comme Pinocchio dans le ventre de la baleine. Mais ici, c'est une histoire vraie, une histoire de business et de talents. Ça ressemblait pourtant à un conte de fée. Ça y ressemblait.

ENVIRONNEMENT

Un monde vert et ludique. Nous sommes ce que nous regardons : c'est une question d'horizons. Et nous sommes ce que nous écoutons : les mots orientent nos vies, dans les Langhe piémontaises peut-être encore un peu plus qu'ailleurs. Sur cette terre douce et forte, tout évoque la nature : dans les Langhe, les vignes et les noiseraies étaient là avant les hommes. Tout est nature, une nature silencieuse qui force le respect, au risque de sortir ses griffes. Tout évoque, ou évoquait, une pauvreté extrême : dans les années cinquante, lorsqu'Elio et Ferruccio Stroppiana sillonnaient le Piémont à vélo pour vendre leurs premiers ballons, ils voyaient autour d'eux des chemins, des maisons et des champs qui dégageaient une impression de misère mais aussi de dignité. De l'argent, il n'y en avait pas, ou si peu; dans les villages, sur les marchés, les seules monnaies d'échange étaient le troc et l'ingéniosité. Pour que la journée devienne souriante, il fallait en grimper des collines, avec tous ces désirs si humains qui ne demandaient qu'à se réveiller : lorsqu'il parle avec ses amis au rendez-vous traditionnel de chaque soir à l'auberge du Moulin, lorsqu'il entend les voix lasses mais pleines d'espoir des anciens, Ferruccio le sent bien.

À l'atelier de Mondo, au milieu des montagnes de pneus, il fait des réparations pour obéir à son père, mais dès qu'il le peut, il étudie, il invente, pour répondre à ce puissant appel extérieur dont il a l'intuition. Et il crée des ballons, simples et bon marché, bien suffisants pour s'amuser. Ce sont d'abord des balles pour le jeu à la mode de la balle au poing, puis d'autres suivront : un océan de ballons, comme autant de petits pas qui mèneraient à la lune. Son intuition ne fera que croître pendant les soixante années d'activité de l'entreprise Mondo parce que les idées, c'est comme les enfants : il ne suffit pas de les faire, il faut aussi les faire grandir. **Aujourd'hui, depuis les premiers ballons cuits le dimanche dans le four du boulanger de Gallo d'Alba, le catalogue Mondo compte 1500 produits vendus dans 196 pays dans le monde entier.**

Mais les Langhe piémontaises des années cinquante, qui renaissent après l'abandon dans lequel la guerre les avait laissées, réclamaient beaucoup de soins pour retrouver leur splendeur passée. La famille Stroppiana l'a compris, mis en pratique et répété à ses enfants comme un mantra quotidien. Maurizio Stroppiana, 37 ans, fils d'Elio, le sait bien lui aussi. Il se souvient : « **La première piste réalisée à Mantoue en 1972 se différenciait déjà de ce que faisaient nos concurrents à cette époque en excluant l'utilisation de mercure** ».

Maurizio a fait ses études aux États-Unis et ses premiers pas dans le monde du travail à Chicago chez un distributeur Mondo. Il se sent l'héritier de ce parcours : bien avant les sévères réglementations européennes en matière de toxicité et d'impact environnemental, Mondo avait créé un label garantissant cette éthique inscrite dans les gènes de ses fondateurs : son logo, qui représentait la silhouette stylisée d'une femme avec le slogan Respect, Reduce, Recycle, disait à tous, petits et grands, tout le soin et l'attention qu'il convenait de porter à chaque objet, comme s'il était animé, doué de la même vie qu'une vigne ou une plante. Et cette attention, vieille de plusieurs décennies, qui porte aujourd'hui ses fruits en matière de compétitivité : « Nous excluons d'emblée, souligne le directeur du marketing et des ventes, les matières premières qui peuvent être toxiques et, dans la production, nous évitons d'utiliser des agents qui seraient susceptibles de quelque manière que ce soit, de mettre en danger la santé des ouvriers ».

L'arrivée des normes européennes n'a pas été un obstacle dans le flux de production. Au contraire, Mondo poursuit ses recherches en développant de nouvelles idées encore plus écologiques. Les grands yeux de Maurizio sourient lorsqu'il explique les prochaines étapes : « Nous avons à l'étude la prise en charge du processus complet de recyclage des matériaux utilisés et, dans de nombreux secteurs, nous utilisons déjà des matériaux recyclés ».

Cette philosophie est déjà à l'œuvre dans la fabrication du gazon synthétique : le caoutchouc qui imite le terreau provient de déchets valorisés. Toujours dans l'optique de produire mieux en polluant moins, comme l'a appris Maurizio au cours des six années passées à la direction de l'établissement de Mondo America à Montréal : « De l'autre côté de l'océan, c'est comme si on voyait mieux le futur, comme si on le voyait avant ». Mais lui, l'enfant des Langhe, il voulait rentrer au pays. Il lève les yeux et son regard se porte sur Diano d'Alba, petit village dans les collines endormi dans le soleil du soir. Un instant de silence, presque comme un sentiment de plaisir profond à graver dans sa mémoire, le plaisir simple d'un enfant jouant au ballon.

MONDOTOYS

Ballet de balles et de ballons. Imaginez la légèreté d'une montgolfière. Chaque jour à Gallo d'Alba une multitude de ballons déboulent des fours : des petits, des grands, qui se mélangent, s'arrêtent, repartent, se bousculent. Comme de minuscules montgolfières suspendues dans le ciel de l'usine, des bulles de savon qui se croiseraient sans jamais éclater. Ce sont les ballons que Mondo fabrique et distribue sur toute la planète. Quelques-uns des cinquante millions de ballons qui sortent chaque année de l'usine de Gallo et de celle du Luxembourg : si on les mettait tous en file, ils formeraient un long ruban de plus de onze mille kilomètres qui relierait Turin à Buenos Aires.

Mondo, c'est aussi les jouets, nombreux, très nombreux (le catalogue en contient 1500). Mais le ballon, lui, reste l'objet fétiche, celui qui a donné naissance à l'entreprise, dans l'atelier de Mondo Stroppiana. À Gallo d'Alba, dans les années cinquante, quand un jeune cherchait du boulot, la réponse était toujours la même : « Va voir à l'usine des ballons ».

C'est entre 1948 et 1950 que démarre la production dans la cave aménagée en atelier par le père. Au début, ce sont des balles pour le jeu de la balle au poing : elles sont le fruit de la ténacité, celle de Ferruccio qui modèle le caoutchouc récupéré dans l'atelier, et du plaisir, le plaisir simple et innocent que l'on éprouve pour les jeux de balle. Il crée des balles mais aussi des petits bonshommes en caoutchouc peints à la main, puis il part les vendre à travers les collines, à coups de pédales : à force, les roues de son vélo connaissent par cœur la géographie du Piémont. Et quand il arrive à Turin, c'est toujours le même refrain : « Vous là-haut, vous vendez l'air de Gallo ». On le connaissait bien, Ferruccio, à Turin : c'est dans les laboratoires de chimie de la grande ville qu'il avait appris les secrets des mélanges, comme pour son tenàciu, une colle polyvalente de son invention. Il concevait les balles, mais aussi d'autres projets. Viendront ensuite les ballons publicitaires pour Plasmon et Pipigas, puis le premier grand défi à relever : celui de l'entreprise Ferrero qui voulait 500 000 petites balles pour accompagner le lancement de son nouveau produit, le Cremalba, l'ancêtre du Nutella.

Même s'il devait se débrouiller avec ce tout nouveau type de marketing, Ferruccio ne s'est pas découragé pour autant : quelques jours lui suffirent pour faire passer la production quotidienne de 500 à 5000 unités. Giovanni Ferrero lui demanda alors l'exclusivité de son travail mais Ferruccio refusa : « J'ai tellement de projets, tant d'idées en tête », lui répondit-il. Ferrero reconnut dans ce jeune homme un entrepreneur né, qui naturellement saurait respecter ses engagements pour la commande de 500 000 ballons.

Cette histoire de ballons est une vraie saga. Il y eut tout d'abord (mais c'est encore d'actualité) l'archétype, le Super Tele, un ballon bicolore aux pentagones en imitation cuir. C'était les années de la télévision en noir et blanc, et un représentant de la Standa de passage à Gallo le définit ainsi : cet objet était encore bien plus merveilleux que la déjà merveilleuse télévision. Le Super Tele, plus que tout autre produit, c'est Mondo même. Comme le seront aussi les ballons suivants : le Super Santos, après la victoire du Brésil aux Championnats du Monde de 1962, le Tango pour le Mondial argentin en 1978, Zico, Platini et Maradona pour fêter les contrats avec ces trois champions, Roma pour les nuits magiques d'Italia 90, avec une vente record de cinq millions d'unités en douze mois. « Aujourd'hui, souligne Loredana Stroppiana, 53 ans, épouse de Ferruccio et responsable du secteur jouets, les ballons représentent 60 % du chiffre d'affaires réalisé sur les jouets ».

On fait le tour du monde, autour de mille nouveaux jouets mais on revient toujours aux ballons : comme un tour de piste. Grazia Ferrero, 52 ans, nièce de Ferruccio et d'Elio Stroppiana (c'est la fille de leur sœur Fiorella, n.d.a.) travaille avec diligence au développement des ventes de ballons : « Je vends des ballons depuis 1973 et désormais, ce sont les enfants et les petits-enfants de nos premiers clients qui viennent. La qualité et l'honnêteté sont toujours gagnantes ». Même si, sur des marchés si mondialisés, les préoccupations ne manquent pas : « Ma mère Fiorella, explique Grazia, quand elle me voit préoccupée m'aide en m'insufflant toute son énergie de femme active, créative et extravertie ».

Pendant tout ce temps, le téléphone portable de Madame Loredana n'arrête pas de sonner : détenteurs de licences d'exploitation, vendeurs, grands clients. Et même son fils Edoardo, 20 ans. Il est installé à Londres jusqu'en 2010 pour ses études en finance internationale et profite de ses étés pour forger son expérience. Il travaille actuellement dans une banque mais il lui est aussi arrivé de travailler dans un atelier de mécanique, dans l'entreprise familiale à Gallo et en Chine : « Mes parents, nous dit-il, ne m'ont jamais rien imposé, mais notre destin est là : moi, j'aime le côté financier, même si je m'amuse aussi à concevoir des produits ». C'est avec son frère Marco qu'en 2006, la Coupe du monde à peine fêtée, ils imaginent Azzurro, un ballon couleur du ciel pour célébrer la victoire de Cannavaro et de son équipe à Berlin : la production est lancée en trois jours (ici, quand on prend une décision, même importante, on n'attend pas : les moyens techniques existent pour mettre en œuvre les projets), et en trois mois, 500 000 unités furent vendues.

Les chiffres jonglent avec les noms : les ballons aiment danser la farandole. Il ne faut pas oublier les jeux gonflables, les paniers, les raquettes, les buts, les patins et trottinettes : « Chaque année nous signons quelque 35 contrats d'exclusivité, explique Pierluigi Drocco, 47ans, chargé du suivi des ventes de jouets, nos designers adaptent les visages des dessins animés, des contes classiques aux objets que nous produisons ». C'est un travail de longue haleine, mené à bien par les agences de graphisme qui collaborent avec Mondo et les bureaux de stylistes en Chine : aujourd'hui, les enfants ne se contentent plus d'un simple ballon cousu. Ce sont les couleurs qui feront la différence, comme une multitude de montgolfières emportant l'imagination et le temps

MONDOMOTORS

Moteurs : ça tourne ! Le moteur de Mondo a des yeux vigilants et très noirs. Marco Stroppiana, 27 ans, fils de Ferruccio, est un hyperactif rationnel depuis qu'il est tout petit. « Je passais, raconte-t-il, des après-midis entiers dans la cour de la maison à démonter et remonter mes petites voitures, mes motos, tous mes jouets en général, c'était mon passe-temps favori ». Aujourd'hui, après sa Licence en Économie passée à Londres et quatre années dans le secteur du jouet de l'entreprise familiale, il est responsable de Mondo Motors, la division du groupe Mondo qui produit des modèles réduits automobiles depuis 2006.

Cela faisait déjà longtemps que la famille Stroppiana avait des visées sur le modélisme, un secteur qui leur correspondait bien, propre à créer du loisir en procurant joie et couleurs aux enfants (mais pas seulement). Ils saisirent l'occasion lorsqu'une place s'ouvrit sur le marché, restant fidèles à la philosophie du groupe pour qui il est préférable de diversifier ses propres activités en interne plutôt que par acquisition. Les modèles réduits automobiles permettent d'équilibrer les ventes sur les douze mois de l'année : le premier semestre du secteur du jouet enregistre plus de ventes de ballons et d'objets de jardin, tandis que le second semestre est plutôt orienté vers la vente des modèles réduits, surtout en période de Noël car ce sont des cadeaux parfaits à une époque de l'année où nul ne songe à offrir une simple petite balle.

Agir vite : c'est toujours le même principe qui s'applique, comme une nécessité impérieuse.

La collection est créée en six mois, avec des produits importés de Chine. Puis, Mondo Motors change de cap : elle entend retrouver le Made in Italy, et obtient de Fiat, Alfa Romeo, Abarth, Lamborghini et Maserati des licences pour la réalisation de leurs modèles. Elle décide alors de créer les moules en interne et de déléguer la production des petites voitures à des sous-traitants chinois. Elle choisit un studio graphique en Chine avec trente ingénieurs. Les sociétés automobiles leur envoient les plans, les fichiers CAD des différents modèles, qui sont ensuite retravaillés et deviendront des petits bijoux pour collectionneurs. Le succès est immédiat et l'intuition de Marco Stroppiana n'y est pas étrangère : le lancement de la nouvelle Fiat Cinquecento était prévu pour le 4 juillet 2007. Pour lui, c'est le déclic, l'occasion à ne pas rater : « Nous avons obtenu la licence en exclusivité pour la nouvelle Cinquecento ». 1,2 millions de pièces seront vendues en six mois.

Mondo Motors compte 500 modèles à son catalogue et chacun d'entre eux est composé d'un minimum de 180 pièces, afin de satisfaire aux exigences des vrais collectionneurs. Il reste encore de nombreuses pistes à explorer : « Le marché des modèles réduits est en pleine croissance, et nous comptons bien augmenter son incidence sur le chiffre d'affaires du secteur jouets », c'est la prévision de Marco Stroppiana qui se sent plus créatif que comptable. Déjà en l'an 2000, alors qu'il faisait ses études universitaires à Londres, il avait bouleversé tous les projets après avoir observé les hommes d'affaires et les jeunes citadins se déplacer en trottinette high-tech. Depuis la capitale anglaise, il bombardait son père de coups de téléphone jusqu'à ce qu'il obtienne le lancement de la production de trottinettes en Italie.

Ce fut, comme d'habitude, un succès : Marco avait pris de vitesse la tendance et donc le marché. C'est ce qu'il voudrait refaire aujourd'hui, avec de nouvelles idées pour les modèles réduits : « J'ai passé mes quatre premières années dans l'entreprise à développer des produits. Cette expérience est précieuse, il est indispensable de créer de nouveaux objets, de trouver de nouveaux filons, de saisir les tendances ». En attendant, il affine sa boussole dans le modélisme : à présent, il y a les garages, les voitures télécommandées, les circuits, tous signés Mondo Motors. Parce que dans la vie de chacun, même celle des enfants, tout passe pour mieux revenir.

MONDOTURF

Les inventeurs de gazon. Les grandes idées naissent mieux sous un ciel étoilé. Ferruccio Stroppiana, né en 1931, en fait l'expérience depuis son enfance : en 1954, il crée des tapis en caoutchouc découpés pour la Fiat 500 Topolino. Ce simple ouvrier travaille pour la plus grosse usine de Turin. Il nomme les tapis Elios : « Parce que, se souvient-il, je rêvais de soleil et je voulais rendre hommage à mon frère ». La lumière du soleil est source de vie pour l'herbe comme pour les idées, elle nourrit également la complicité entre les deux frères : « Une nouvelle aventure a commencé en l'an 2000, raconte Elio, je venais de rentrer des Jeux Olympiques de Sydney. À Melbourne, j'avais visité l'usine de la société allemande Balsam. Elle nous intéressait car nous voulions pénétrer le marché de la pelouse synthétique. Un accord de principe fut signé ». Il n'y eut pas de suite, le terrain de hockey sur gazon de chez Balsam n'obtint pas l'homologation et le contrat ne fut pas signé. Mais l'envie était restée, celle d'explorer, de tester, car les idées fixes sont d'une ténacité corrosive. « Mon mari, nous explique Silvana, 62 ans, l'épouse d'Elio, qui partage avec lui son bureau et sa vie dans une symbiose qui dure depuis toujours, est fait comme cela : tant qu'une idée lui trotte dans la tête, il ne la lâche pas. Le gazon synthétique en est le dernier exemple. Tout ce qu'il voit l'inspire pour améliorer les matériaux déjà brevetés. Être à ses côtés est astreignant, mais aussi tellement riche et stimulant. Sa force réside dans sa liberté à poursuivre ses idées, sans jamais s'inquiéter des aspects matériels de la réalisation ».

L'important, c'est de poursuivre les recherches, les résultats suivront. Comme on nous l'apprend à l'école, celle qu'Elio quittera très tôt : il obtiendra sa licence buissonnière « d'inventeur de gazon » au fil de ses promenades à cheval, en observant la campagne, en étudiant comment l'eau est drainée par les pentes, et il a appliqué le tout à ses brevets (il y en a 17 à ce jour) : « **Je ne vole pas les idées, ni à Dame Nature, ni à mes concurrents, je les retravaille pour qu'elles soient miennes** ». Le syndrome de la possession. C'est ainsi que la première usine de production de pelouse synthétique verra le jour en 2002, en Espagne, et qu'aujourd'hui, après des années de recherches, Mondo fabrique un revêtement durable et respectueux des normes environnementales.

« **Ce tapis est à base de monofilaments en polyester obtenus à partir de bouteilles d'eau minérale recyclées. Ils sont soudés sur un backing, une base thermo-soudée, et sans latex** », explique Elio. « Des granules d'Ecofill sont projetés par-dessus. Ces granules sont obtenus à partir de plastiques issus de la collecte sélective des déchets et qui reproduit toutes les caractéristiques d'un terreau ». Ce type de gazon a déjà été posé dans le stade Finnair d'Helsinki, le complexe sportif d'Örebro en Suède, les centres d'entraînement de la Juventus à Vinovo et ceux de l'équipe de Rome à Trigoria. « Le gazon synthétique exalte les capacités techniques des joueurs », précise Bruno Conti, 53 ans, l'ailier qui fit voler les « rouge et or » et l'Italie au Mondial 82. Il poursuit : « C'est une surface tellement parfaite qu'elle nous sert de jauge totalement impartiale. Elle donne toujours des réponses uniformes, rehaussant la technicité des champions, de cette façon, au même geste athlétique correspond toujours la même trajectoire de ballon ». Mais pour Elio ce n'est pas suffisant, il veut l'améliorer encore : « Au laboratoire de Gallo, nous nous concentrons sur les nouveaux matériaux que nous pourrions utiliser pour l'Ecofill : les fibres de maïs broyé retiennent bien l'humidité et garantissent un plus grand confort pour le pied, notamment lors des mouvements de détente et de réception ».

En attendant, le Fine Tuned System est déjà en phase de production. C'est un nouveau sous-tapis posé sous le backing pour atténuer les coups et préserver le lit de gravillons : « Ce système, explique Elio, a la douceur de l'herbe des Langhe piémontaises. Il permettra aux administrations publiques de mieux gérer de nombreux terrains périphériques ». En effet, son coût n'est pas exorbitant et Mondo gère aussi le recyclage complet des quelques 60 à 70 tonnes utilisées pour un terrain lorsqu'on décide de le renouveler.

Le laboratoire de recherche de Gallo d'Alba voit loin, jusqu'en Russie : « Nous construisons en ce moment une usine entre Moscou et Saint-Pétersbourg. Je veux amener le gazon synthétique dans ce pays où il y a de la place pour les affaires, étant donné les conditions environnementales ». Le roi du gazon a actualisé le proverbe : « Le roi a dit : Nous voulons, et il l'a fait ». « Mais je dois continuer mes recherches », dit-il avec un sourire, puis il nous salue et s'en va. Le gazon le réclame.

1948

Dans l'atelier de Mondo. On se croirait dans une scène de film néoréaliste. Une saga familiale en noir et blanc, celle de la famille Stroppiana de Gallo d'Alba, avec ses journées laborieuses, ses envies de repeindre de mille couleurs le grand écran de la vie. Des jours sombres mais beaux. Edmondo, que tout le monde surnomme Mondo, et Maria se marient en 1929; de cette union naîtront Fiorella (1930), Ferruccio (1931) et Elio (1938). La misère est grande, aussi grande que la faim. Après les années de guerre où il sera mobilisé dans la police, Mondo ouvre son atelier sur la grand-place. Gallo compte déjà cinq réparateurs de vélos, alors il choisit de s'occuper des pneus sur les premières camionnettes et les premières voitures : « C'était juste une grande salle lumineuse », se souvient Carlo Farinetti, 77 ans, ami de toujours de Ferruccio. « Sur l'établi il y avait deux grandes plaques pour aplatir les pneus et sur les murs, des dizaines et des dizaines de modèles de pneus suspendus ». Aux côtés du père Mondo, un homme grand et sage, il y a Ferruccio, quand son caractère indépendant ne l'entraîne pas dans les collines ou encore en ville, direction Alba et Turin notamment : « Je parlais toujours en vélo, mes vélos n'avaient jamais de freins », sourit aujourd'hui Ferruccio. C'était pour découvrir le monde, échapper à cette chienne de misère qui ne demandait qu'à lui mordre les chevilles.

C'est ce qu'il avait fait pendant ces années d'une guerre furieuse et lointaine, méthodique et inutile, laissant les gardes-manger presque vides. C'était lui l'homme de la maison, celui qui devait s'occuper d'une mère au foyer et d'un père malade du cœur, bien avant d'avoir l'âge de raison. « Nous nous sommes connus à l'école maternelle, c'est Farinetti qui parle, menuisier de toute une vie à Turin, nous étions inséparables. Ferruccio voulait toujours avoir raison. Tout petit déjà, il en imposait aux autres : c'était lui qui dirigeait quand nous allions sur les collines ramasser des pêches, des cerises, des châtaignes ou du bois mort ». Poursuivis par la faim ou par les paysans : c'était le seul choix. Ensuite, Ferruccio suivait sa religion personnelle en allant se confesser sous un grand mûrier. Jusqu'à ce que Dame Nature ne soit plus suffisamment généreuse pour ce jeune poulain sauvage et fougueux qui décide alors de rejoindre le maquis des partisans : « Fin 44, raconte Ferruccio, j'ai intégré la 48^{ème} brigade Garibaldi du commissaire Michel : j'étais menu et rapide, une estafette parfaite. Je passais inaperçu et tout le monde m'aimait bien. Un soir, au cours de l'une de mes missions, j'ai dû m'arrêter dormir dans une auberge, la Trattoria Italia à Serralunga. C'était fin 44 et, pour la première fois, je dormais dans un lit avec des draps ». Parfois, durant ces longs mois de fantôme, il parvient à rentrer chez lui pour ramener quelques morceaux de pain, de la farine de maïs ou au mieux du tabac, ce n'est pas grand-chose, mais ça réchauffe le cœur. Sa famille devine mais ne demande rien : « La force de la famille Stroppiana, de tous temps, est de ne jamais entraver personne. À l'époque, tous écoutaient les idées, les projets de Ferruccio, ils en discutaient tous ensemble et pouvaient ne pas être d'accord, mais ils le laissaient faire », c'est comme ça que Farinetti, l'ami retrouvé à la libération de Turin, l'explique. « J'ai vu les cadavres pendus le long des rives du Po et la ville détruite; j'ai senti l'odeur de la mort toute proche et entendu les francs-tireurs vider leur chargeur à l'aveuglette : j'ai connu la misère humaine et son grand vide », l'émotion et la douleur de Ferruccio sont palpables. À partir de là il renaît et s'invente un nouvel avenir, avec pour seule certitude, sa jeunesse et sa curiosité du monde, avide d'aventure et de promesses nouvelles.

Sa vivacité d'esprit, son esprit d'initiative vont faire le reste. Après la guerre, il voit les toutes premières camionnettes automobiles, des véhicules américains rafistolés de tous les côtés, et il pense alors que vendeur et réparateur de pneus est le plus beau métier du monde. Les routes caillouteuses et cabossées se chargeront de lui fournir sa clientèle. Quand il découvre que les cordonniers ont du mal à se fournir en colle, il s'improvise représentant-revendeur de matériaux achetés à Turin. Mais les cordonniers ont aussi un grand besoin de nouvelles meules pour ressemeler les chaussures. Ferruccio achète alors des courroies, des sangles, des petits moteurs électriques et des meules, il assemble le tout et vend ses nouvelles meules électriques aux cordonniers.

Il trouve aussi le temps d'élever des vers à soie pour filer les cocons, de ramasser les fruits abîmés des récoltes pour en faire de la confiture; il ose même ramener à la maison un alambic pour produire (de nuit pour que personne ne le voie) de la Grappa, cette eau de vie typique d'Italie, dissimulant les vapeurs d'alcool sous du linge rescapé du trousseau de sa mère Maria. Il a aussi l'idée de fabriquer des plombs de chasse avec le plomb fondu qu'il récupère dans les champs. Pour les mouler, il a inventé un système tout simple à partir d'une carte postale percée. Il trouve la force pour tout faire, comme s'il lui fallait vivre mille vies en une seule et, lorsque le soir venu il retrouve son ami Carlo à l'auberge du Moulin, il n'a plus qu'une envie, qu'on le laisse se réchauffer douillettement auprès du grand poêle.

Turin, ville d'avant-garde, ville d'une sobriété hardie, est un excellent terrain d'apprentissage pour Ferruccio et sa soif de nouveautés : des années-lumière avant tout le monde, à Turin il regarde, observe, comprend pressent et kidnappe le futur. À partir d'un vieux bidon et de tubes de dentifrice récupérés, il décide de se lancer dans la production à grande échelle d'une colle multi-usages, le tenàciu : le voilà parti en vélo à travers tout le Piémont avec ses tubes arborant le nom du produit : « Tenax ». « On était pauvre, explique Ferruccio, mais on n'avait pas perdu l'envie de jouer au jeu le plus démocratique du monde. Partout autour de moi, il n'y avait que des balles et de très vieux ballons ». Des balles pour fuir la fatigue quotidienne mais aussi pour nourrir son imagination : « J'avais pris quelques vieilles boîtes de conserve pour créer les moules qui servaient à cuire les deux demi-sphères des balles que nous utilisions pour un jeu très à la mode à l'époque, la balle au poing. Le caoutchouc était dans l'atelier de papa et, le dimanche, j'apportais les moules au boulanger Monchiero pour qu'il les cuise ». C'est ainsi que prend naissance la longue saga de l'entreprise Mondo, enchevêtrement d'intuitions et de lieux, avec le père Mondo (qui allait mourir en 1964) prônant de « prendre la vie tranquillement », tandis que Ferruccio lui rétorquait qu'au contraire, lui voulait travailler sans relâche.

Les idées rebondissaient, poussées par l'avenir, le courage et la volonté, dans la folie d'entreprendre. Entre-temps les oncles d'Amérique de Dario Sebaste, commerçant en nougat et héritier de la fabrique familiale Sebaste, fondée en 1885, étaient arrivés à Gallo. Ils déambulaient dans leur Chevrolet digne d'un film, faisant rêver Ferruccio : « Dans dix ans, c'est en homme riche que je reviendrai ». Le rêve américain l'avait ébloui : mais les racines trop profondes de la terre piémontaise allaient l'empêcher de partir. « Cette terre, je l'aime d'un amour infini », confesse-t-il. Dans cet élan, il entraînait avec lui son frère Elio qui grandissait dans son ombre, secondant sa quête.

À pied, à bicyclette, en train. « On était en 1952. Quand j'arrivais à Turin, à la gare de Porta Nuova, une intense odeur de caoutchouc m'envahissait : moi, c'est le monde entier que je voulais envahir (c'est la promesse que je m'étais faite) avec mon caoutchouc ! ». De retour à la maison, il mélange, teste, ôte et rajoute des poudres jusqu'à obtenir, grâce aussi à Elio, les dosages adéquats. C'est en 1955 que voit le jour la toute première usine et que démarre la production de revêtements de sols. Au début, la production tourne sur des machines vétustes, provenant des ateliers Officine Rivoli arrivées à Turin grâce au plan Marshall. Des milliers de mètres carrés de surfaces, livrés aux quatre coins du pays dans une camionnette rouge qui portait déjà le logo de la planète et le slogan « ,Stroppiana-Mondo » : du marketing avant l'heure, fruit de la créativité de Maître Viglino, également concepteur des motifs utilisés pour les ballons et des tracts publicitaires en noir et blanc. Des milliers de mètres carrés pour les sols qui, à Turin, accueilleront les célébrations pour le centenaire de l'Unité italienne, mais aussi ceux des escaliers de la Bibliothèque Vaticane à Rome : un escalier en colimaçon pour atteindre les sommets. Toujours plus haut, c'était bien ce que voulaient Ferruccio et Elio.

On sue sang et eau à la tâche, mais on sait aussi prendre le temps de vivre : « Ferruccio savait s'amuser, raconte son ami Carlo, il adorait les fêtes de village, dans lesquelles il se rendait au volant de sa Giulietta. C'est peut-être là, au milieu de cette foule insouciante et gaie, qu'il puisait toute cette force ». Il était de toutes les fêtes de la Saint-Jean, jamais il n'en ratait une seule, et pour cause : le 24 juin, c'est la Saint-Jean Baptiste, deuxième prénom de Mondo Stroppiana, date choisie pour réunir tous les ouvriers et employés de l'usine dans une grande fête familiale. Musiques, danses et feux de joie avaient rendez-vous sous la nouvelle lune d'été. De même, tous partaient ensemble lors des sorties, comme une grande famille soudée, fidèle au modèle ancestral : « En 1966, se souvient Bruno Marengo, 66 ans dont 38 passés chez Mondo comme installateur émérite, après les festivités de l'été, la famille Stroppiana organisa la première excursion de l'entreprise, c'était un voyage d'une journée à Nice. On chantait, on était heureux d'avoir un travail et une seconde famille pleine d'humanité ».

Le travail avant tout : « J'ai vécu, confesse Ferruccio Stroppiana, avec le souhait d'avoir toujours plus à faire de ce que je pouvais ». Juste pour prendre le contrepied du quotidien et le battre sur le fil. Comme une victoire, un trophée remporté in extremis. Comme ces médailles et ces records du monde des Jeux Olympiques de 1968 à Mexico (il y en a eu quatorze, un record en soi) : « Des résultats stupéfiants, réalisés sur la première piste en Tartan de l'histoire des Jeux, explique Elio Stroppiana, cela nous a fait comprendre que l'athlétisme pouvait ouvrir sur de nouveaux marchés pour nos activités ». Ils ne connaissent encore rien dans le domaine des pistes. Qu'à cela ne tienne, leur humilité en poche, ils partent pour un long voyage d'étude qui passera par Hong-Kong et Cleveland : ils quittent leurs Langhe piémontaises, les yeux dans les étoiles, pour apprendre. Et devenir des étoiles sur la piste. Un mois de voyage, des années d'études et de recherches, des dizaines de brevets de toutes sortes, pour des milliers de pistes installées sur tous les continents à ce jour. Et aujourd'hui ils sont les leaders mondiaux. Il aura suffi à Elio et Ferruccio de prendre racine.

T ERRE NOURRICIÈRE

Certaines descentes aux enfers ont un goût de paradis. Des descentes heureuses, comme celles que l'on faisait faire aux enfants pauvres mais beaux. On les envoyait à l'infèròt (la petite cave en patois piémontais) chercher une bouteille de vin ou bien un saucisson en train de sécher. La Cascina Cucco des frères Stroppiana est comme ça : des pièces presque secrètes qui conservent au cœur de Serralunga d'Alba le parfum des collines, la richesse du Barolo et ses soupirs anciens. C'est cela les Langhe, intimes et profondes, solides et nécessaires : on ne peut pas s'en passer si on est né ici. Elio et Ferruccio décidèrent d'acheter la propriété en 1966 : c'est leur havre de paix. Entre deux vols intercontinentaux, c'est ici qu'ils viennent se promener à dos de cheval parmi les vignes, respirant leurs parfums.

La propriété fait l'objet en 1998 d'une restauration élégante et discrète. Conservant la terre cuite et introduisant les essences de bois produites par l'entreprise Mondo, elle ravive la beauté du bâtiment et de ses balcons fleuris : ici, le coucou qui lui a donné son nom chante à nouveau. Pierangelo Franchi, 48 ans, a les clefs : il ouvre la grande maison entourée de ses douze hectares. La grange est devenue une salle lumineuse pour la dégustation, avec une collection de bouteilles millésimées, une table pour les repas solennels, et de grandes fenêtres voûtées, ouvertes sur les collines qui courent vers les villages de Castiglione Falletto, La Morra et, un peu plus loin, Verduno.

Un panorama type : des cieux et des arbres, des saisons fidèles, des retrouvailles et des douceurs. Comme celles conservées dans les entrailles du clos. Pierangelo nous guide. On descend d'un étage : dans les galeries, c'est la senteur de la pourriture noble qui domine. Voici un petit écomusée avec ses hottes, ses sulfureuses, ses houes et ses rabots. Encore un niveau plus bas, vers les entrailles de la terre, dans le paradis des saveurs. **Le chai est le trésor de la maison, il produit 50 000 bouteilles par an : du Chardonnay, Dolcetto, deux types de Barbera et trois de Barolo** (de Serralunga, Cru Cerrati et Vigna Cucco). Silence parfait. Le parfum de bois vineux se mêle à celui de la terre, envahissant nos sens. Il est palpable, comme le nectar qui repose pendant deux ans dans de gigantesques fûts de chêne-rouvre. Il est ensuite mis en bouteille, et le voyage des enfers aux sens arrive alors à son terme : c'est un paradis la tête à l'envers. C'est d'ici que partent les précieuses bouteilles. De la vigne à la table, leur périple est suivi par la compétence de l'agronome de la maison, Giampiero Romana, et par l'œnologue Giuseppe Caviola. Ce dernier explique : « le succès du Barolo de la Cascina Cucco a des racines profondes, dans le caractère unique du terroir de Serralunga, consolidé par le soin rigoureux, la passion intense de la famille Stroppiana pour cette activité. C'est ainsi que naît un Barolo aux caractéristiques uniques, qui se distingue de tous les autres ». L'œnologue, 46 ans, travaille à la propriété depuis une dizaine d'années. Il poursuit : « C'est un processus long et fatigant mais les frères Stroppiana ont souhaité que le vignoble fonctionne comme une entreprise, dans le respect des règles du bon vin et d'une saine comptabilité ».

La chapelle désacralisée de San Sebastiano Martire, toujours propriété de la famille, n'a pas de bilan comptable à fournir, elle. Le lourd trousseau de clefs de Franchi contient même celles-là. Derrière le clos, dans les murs d'enceinte de Serralunga, une petite chapelle de la fin du XVIème siècle au clocher en pierre des Langhe rappelle l'architecture du château voisin. Les mains de Franchi s'affairent, un déclic rouillé et voilà : dans un vacarme de grillons, de collines et de silences s'ouvre un vaste espace avec des fragments de fresques savamment restaurés. Au fond de l'abside, dans une niche, Saint Sébastien, transpercé de flèches, veille sur le lieu de culte désormais utilisé pour des expositions, des séminaires et des congrès.

La terre, c'est le bon vin, les saints, et une maison : début 2001, Elio et Ferruccio Stroppiana, pour parfaire leurs comptes avec la terre nourricière, ont acheté un bâtiment du début du XIXème siècle aux pieds du château de Grinzane Cavour. Ils l'ont restauré soigneusement, avec goût, mêlant architecture moderne et mobilier ancien, pour en faire l'Hotel Casa Pavesi. À l'entrée, deux énormes lampes en cuivre et la gentillesse de Luis Grimaldi nous accueillent. C'est lui qui, depuis trois ans, gère les douze chambres de la Casa Pavesi et accueille les amis de la famille Stroppiana ou les touristes. Les gravures de cavaliers et les rideaux gonflés par le vent donnent une sensation d'accomplissement. Mais le moment parfait, si tant est qu'il puisse encore exister, c'est le matin, quand le petit-déjeuner est servi sur la terrasse de la maison au milieu des collines. Sous nos yeux, les saisons s'alternent avec le jeu des nuages.

À bras ouverts. Un passeport par an, ça ne lui suffit pas, il y a trop de visas ponctuant ses voyages à travers le monde. Andrea Vallauri, 52 ans, dont 27 à travers la planète comme autant de périple dans les Langhe, passe plus de deux cents jours par an en déplacements pour obtenir de nouvelles commandes pour les revêtements commerciaux et sportifs de Mondo. Son récit est posé : « À la fin de mes études techniques, se souvient-il, mon professeur de mécanique m'a prévenu que je serais la déformation de ma formation : il avait tout compris ».

Vallauri est ingénieur, psychologue, conteur, il est sûrement la personne la plus adaptée pour écrire un livre atypique sur la géographie et l'humanité en général. Des 196 pays où Mondo distribue ses produits, il en a visité 180. Il garde de chacun un souvenir, un visage, un ciel récompensant les fatigues du voyage et du travail : du gymnase construit au Perito Moreno en Argentine, à la piste d'un stade au Bangladesh ou à l'hôpital de la base internationale du Pôle Sud. Il a vu des villes sales et pauvres, voleuses et menteuses, éclatantes et indifférentes, il est tellement tombé amoureux des autres qu'il n'a plus peur de rien : « Enfant, j'avais une âme gitane et je voulais tout découvrir, tout rencontrer, comme je le fais depuis 1981, quitte à supporter les longs déplacements et cette nostalgie intense des Langhe, quand je n'ai plus qu'un rêve : me rouler dans l'herbe fraîchement coupée ».

Ce qu'il n'a certainement pas pu faire lors d'un de ses premiers voyages : ils devaient installer des revêtements pour des écoles en Alaska. « Quand nous sommes arrivés, il faisait moins 30. Le voyage avait été assez chaotique, nous avons pris des petits avions avec des sièges qui ressemblaient à des chaises-longues. Le pilote nous demandait de lancer hors de l'avion les sacs de courrier quand on arrivait près des maisons ». Heureusement, les déplacements sont aujourd'hui moins fastidieux.

Vallauri fait la navette avec la Chine : tous les mois, il vit une dizaine de jours à Yanjiao, dans la région de Hebei (la région qui entoure Pékin). Là, en 2005, Mondo a ouvert une usine avec 180 ouvriers pour la production de revêtements de sol en caoutchouc : « Les gens ont vraiment envie d'apprendre et de s'améliorer, raconte Vallauri, que tout le monde là-bas appelle Mister Long-Nez (même si son nez est tout à fait dans les standards occidentaux), et ils ont énormément le sens de la famille, du respect humain : parfois en Chine, j'ai l'impression de vivre dans une Italie de l'après-guerre, celle que me racontaient mes grands-parents ».

Il travaille et voyage en traversant les pays et le temps : « Nous venons de réaliser, à la demande du CIO, une piste d'athlétisme au Bhoutan : c'est le dernier paradis sur terre. Un air très pur et des choses simples : un soir après le repas, j'ai vu devant moi deux jeunes moines en méditation et, je vous assure que je ne délirais pas, leurs pieds ne touchaient plus le sol de quelques centimètres, ils priaient, le visage serein ». Et puis, il y a eu aussi les rencontres rapprochées avec les monstres de la guerre. En 1985, l'Irak avait commandé à Mondo l'installation de revêtements de sols pour une centaine d'écoles : « Un jour, un fonctionnaire s'est approché de moi et m'a demandé de mettre de côté mille mètres carrés de matériel : ils sont venus nous chercher avec un fourgon blindé, nous avons tourné pendant des heures, sans but, jusqu'à arriver dans un endroit très frais : c'était une ville inconnue, où nous avons posé des revêtements pour un terrain de tennis et un gymnase. En 2003, nous avons découvert que c'était le bunker de Saddam Hussein ».

Il en a des lieux à raconter, Vallauri : « Voyager, c'est vivre, connaître, mais c'est aussi la solitude, une solitude que j'essaie d'éloigner en lisant, grâce aux sages paroles de Tiziano Terzani ». Car, comme l'écrivait le voyageur florentin, « ce dont nous tous avons besoin, c'est de fantaisie. Pour repenser notre vie, pour sortir des schémas pour ne pas répéter ce que nous savons être erroné ».

Pour le siège de Gallo d'Alba, le monde représente un marché à conquérir et onze établissements de production répartis sur quatre continents. Federico Stroppiana, 38 ans, fils d'Elio, est responsable du siège de Montréal : « Ici, je me sens chez moi parce que le Canada est très européen, dit-il, même si ici on ne maîtrise pas toujours le sens de l'esthétique italienne ». Pour l'instant, Federico, qui a fait ses études à Chicago et à New York, n'a pas l'intention de rentrer : « En quelques années seulement, les employés sont passés de 40 à 190, la production de revêtements de sols de 600 000 à 1,3 millions de mètres carrés. Maintenant, poursuit Federico, je voudrais développer les activités encore plus, ainsi que notre présence en Amérique du Nord ». Lui aussi voudrait se mettre en route, celle tracée par sa famille : « J'ai les mains libres, les responsabilités sont miennes, tout comme les satisfactions ». Il garde toujours en mémoire l'enseignement de ses parents : « Ce sont des gens qui parlent peu, mais c'est dans le sang que nous portons nos valeurs : discipline, amour du travail et dévouement ».

Maintenir le cap des parents, et se tracer son propre chemin : Federico Stroppiana s'était inscrit en tant que simple citoyen sur la liste des 21 000 porte-flambeaux des Jeux Olympiques 2008. Il a été choisi et il a couru à Shenyang, la ville la plus peuplée de la Chine nord-orientale, la torche à la main : un des 137 000 kilomètres du voyage olympique lui appartient aussi. « Ce fut une des émotions les plus fortes de ma vie », se souvient-il. À présent, une reproduction de la flamme olympique orne son bureau : elle représente un rouleau de parchemin, rappelant que ce sont les Chinois qui l'ont inventé il y a cinq mille ans, avec des nuages rouges, les mêmes que ceux de la Ville Interdite. Ainsi, devant ses yeux, une longue histoire et un long parcours se déroulent : celui du porte-flambeau olympique, et l'histoire entrepreneuriale de ses parents. Parce que sur leur empire, le soleil ne meurt jamais : pendant que l'aube pointe derrière les nuages rouges de la Ville Interdite de Pékin, à Montréal, la nuit est déjà profonde.

La valse du futur

Et l'enfant dans la cour joue

Il jette des cailloux vers le ciel et dans la mer

Pour chaque étoile atteinte

Il ferme les yeux et rêve

Il ferme les yeux et s'envole.

Fabrizio De André, Le storie di ieri